

## PRÉFACE

Croyez-vous que tant de martyrs eussent naturellement du courage ? Que naturellement ils ne fissent aucun compte de la vie ? Tant de jeunes gens qui commençaient à la goûter, tant de vieillards accoutumés à regretter qu'elle fût déjà près de finir, tant de jeunes filles, tant d'épouses, tant de mères ? Tous ont eu du courage ; parce que le courage était nécessaire, et ils avaient confiance.

Alessandro Manzoni, *Les Fiancés*

Quelques photographies illustrent le livre que vous avez entre les mains, consacré à un Inconnu de la République, Alfred Golliard. Parce que cet inconnu avait choisi la carrière préfectorale, il y est presque toujours représenté en uniforme : conseiller de préfecture en Haute-Saône en 1910, alors qu'il n'a pas encore trente ans, sous-préfet de Saint-Dié, dans les Vosges, entre 1918 et 1925, secrétaire général de la préfecture du Bas-Rhin pendant près de dix ans, entre 1925 et 1934, portant alors le bicorne orné des plumes noires de sous-préfet, puis accédant aux plumes blanches de préfet dans le Jura, où il reste jusqu'à sa destitution par Vichy en septembre 1940.

Il s'en est fallu de peu que les autres images, celle de sa jeunesse étudiante et celle de ses derniers instants, ne montrent, elles aussi, un homme sous l'uniforme : mais le lycée Ampère de Lyon avait, au début du xx<sup>e</sup> siècle, rejeté la tradition napoléonienne de l'uniforme pour les élèves et l'horrible fin – dans une chambre à gaz, rappelons-le d'emblée – d'Alfred Golliard est ici euphémisée par l'image de la fumée qui s'échappe de la cheminée du crématorium ; on ne possède pas de photo du déporté Golliard.

C'est donc du destin d'un homme, depuis l'enfant bon élève jusqu'au résistant de 62 ans assassiné par les nazis, qu'il sera question ici, d'un homme qui présente cette particularité d'avoir exercé la profession peu fréquente de sous-préfet, puis de préfet. Le président du comité pour l'histoire préfectorale est donc heureux de l'occasion qui lui est offerte par l'auteur de l'ouvrage d'en rédiger la préface. Un auteur membre de la famille, Alfred Golliard étant, du côté maternel, l'arrière grand-oncle de Jean-Claude Barbier – ce qui ne constitue pas nécessairement un atout. On connaît la boutade selon laquelle les biographes doivent éprouver les plus grands doutes lorsque la famille se montre satisfaite du portrait qu'ils ont tracé de l'ancêtre célèbre. De fait, quelques expériences récentes ne poussent pas à l'optimisme, sans

même parler des tentatives, louables mais peu convaincantes, esquissées par Guy Bousquet pour sauver la mémoire de son père René.

Ces pièges, Jean-Claude Barbier les connaît, et il sait aussi qu'ils peuvent être déjoués. Alain Dewerpe ne présentait-il pas son histoire de Charonne, manifestation du 8 février 1962 lors de laquelle il perdit sa mère, en ces termes : « Ce projet de piété filiale relève aussi de la commémoration savante ; si être le fils d'une martyre de Charonne ne donne aucune lucidité, il n'interdit pas de faire son *métier d'historien* » ? Que Jean-Claude Barbier soit sociologue et non historien n'a, en la matière, aucune importance. "Historien" n'est pas une appellation contrôlée, et c'est bien ainsi, à condition de ne pas renverser les choses. Combien d'ouvrages qui se disent d'histoire s'affranchissent de la méthode et de la véracité minimales au simple prétexte que leur auteur aura glissé, en passant, un « Je ne suis pas historien » censé lui permettre tous les accommodements avec la rigueur. En sens inverse, le fait que les historiens se laissent tenter, avec un grand succès parfois, par les facilités du récit plus ou moins romancé, plus ou moins scientifique, laisse la porte ouverte à cet entre-deux tapissé de bons sentiments ou d'adjectifs vengeurs.

Rien de cela ici, mais une étude d'un parcours humain et professionnel. Comme ce fut le cas dans la monumentale biographie, prévue en six volumes et dont trois furent publiés, que Daniel Cordier avait décidé à la fin des années 1980 d'écrire sur *Jean Moulin, l'Inconnu du Panthéon*, les pages consacrées à la carrière préfectorale de l'homme avant qu'il ne devienne le résistant ne sont pas les moins intéressantes, tant notre savoir est lacunaire sur l'exercice effectif de ce métier – et ce alors même que la matière archivistique ne manque évidemment pas, l'administration étant par essence grande productrice de notes, de lettres, de dossiers.

Confirmant les acquis des travaux sociographiques de Jeanne Siwek, puis de Luc Rouban, l'accès aux métiers préfectoraux d'un homme comme Alfred Golliard, issu d'un milieu très modeste, met bien en évidence la différence entre cette administration et les chasses gardées de la très haute bourgeoisie que sont encore largement le Conseil d'État et l'Inspection des finances. Une méritocratie donc, tempérée par les voies très politiques qu'il convient d'emprunter pour y accéder. L'entrée dans la carrière passe souvent par l'entremise d'un politicien issu de la petite patrie, qu'il soit ami de la famille, ancien condisciple des institutions universitaires ou croisé à la loge locale.

La Troisième République étant grande consommatrice de députés, sénateurs, sous-secrétaires d'État, ministres parfois, autant d'occasions pour un jeune homme organisé, travailleur et ambitieux d'essayer de mettre un pied dans l'appareil préfectoral, à une époque où il n'y a pas de concours pour entrer dans ce type de métier. Golliard sera ainsi le secrétaire de Julien Symian, clunisois comme lui, qui fut sous-secrétaire d'État aux PTT dans le cabinet Clemenceau entre 1906 et 1909, époque agitée qui vit les premières grèves massives dans la fonction publique.

Commencé à la fin de 1910 à Vesoul, le parcours préfectoral d'Alfred Golliard présente une double caractéristique. Caractéristique géographique d'abord, puisque entièrement situé dans l'Est de la France, à l'exception de son premier poste de secrétaire général, dans le Vaucluse, de 1913 à 1917 (la nomination à Brive en 1918 n'intervenant que pour ordre, bricolage obligatoire à une époque qui ne connaît pas la distinction du grade et de l'emploi). Or les départements de l'Est sont non seulement ceux qui ont le plus pâti des destructions de la Grande Guerre (à Saint-Dié, Golliard est un reconstruteur), mais aussi ceux qui se voient les plus exposés aux effets de l'installation du nazisme en Allemagne, qu'il s'agisse de l'accueil des réfugiés juifs ou de la lutte contre les autonomistes manipulés par le *Reich* hitlérien.

Seconde particularité, ici assez marquée, la lenteur du cursus : sept ans à Saint-Dié, neuf ans à Strasbourg, avant l'accès aux fonctions de préfet, dans le Jura ; encore y reste-t-il six ans, sans promotion vers un département plus important. Comme s'y emploie Jean-Claude Barbier, une comparaison avec quelques-uns de ses collègues de même âge et de même profil montre qu'Alfred Golliard a attendu ses promotions nettement plus longtemps que la moyenne. Non qu'il se montre inadapté à ce qui est attendu de lui. À l'issue de son séjour comme sous-préfet de Saint-Dié, le préfet des Vosges, dans sa feuille de notation, le décrit comme « fermement républicain » et doté d'« excellentes qualités qu'atténue à peine un esprit légèrement paradoxal ».

L'explication est autre, Golliard la donne lui-même dans la lettre qu'il se résout à écrire en août 1932 à Édouard Herriot, qui avait été trente plus tôt son professeur d'hypokhâgne à Lyon : « L'évidence m'oblige à conclure que mes titres à une préfecture ne seront jamais une raison suffisante de nomination. » Le hasard voulut en outre qu'au cours de cette année 1902-1903 un de ses condisciples s'appelât Édouard Daladier. Comment, avec de tels patronages, ne pas progresser plus vite ? C'est que Golliard, pour son malheur professionnel, est de

ces gens, pas très nombreux, qui s'attendent à ce que le travail bien fait soit spontanément reconnu et promu – et qui sont souvent déçus. Il le sait – la même lettre contient cet aveu : « je préfère ne pas réussir que me résoudre à l'humiliation de démarches contraires à mon caractère » – et semble avoir fait sienne cette maxime d'Épictète, dont il avait nécessairement lu le *Manuel* durant sa scolarité classique :

Un tel ne t'a pas invité à un repas ? C'est que tu n'as pas donné à celui qui convie le prix auquel il vend son repas. Il le vend contre des compliments, il le vend contre des prévenances. Paye, si tu trouves avantage, le prix auquel il vend. Mais si tu veux à la fois ne rien payer et recevoir, tu es un insatiable et un sot. N'as-tu donc rien en place du repas ? Tu as de ne point avoir loué celui que tu ne voulais pas, et de ne pas avoir été en butte aux insolences des portiers.

Du très riche ouvrage qui nous est ici proposé, je retiendrai trois axes de réflexions. Le premier concerne la question essentielle de la part d'autonomie dévolue aux hauts fonctionnaires, dans le cas d'espèce des préfets et sous-préfets. L'exemple sur lequel insiste à juste titre Jean-Claude Barbier, pour des raisons que le lecteur d'aujourd'hui n'aura pas de mal à saisir, concerne l'accueil des réfugiés. À Strasbourg comme à Lons, Golliard repère, analyse et met en œuvre les marges de manœuvre dont dispose tout fonctionnaire, *a fortiori* tout fonctionnaire d'autorité, au point que les solutions qui seront, un moment, étudiées au niveau national s'inspirent de celles qu'il a inventées puis appliquées au niveau local.

Un deuxième moment d'importance du livre concerne la résistance d'Alfred Golliard, qui est moins un préfet résistant qu'un résistant qui se trouve avoir été préfet, et dont il convient en conséquence que soient utilisées au mieux, dans cette toute petite organisation qu'est le monde résistant de Cluny, les capacités propres, capacités de caractère, capacités professionnelles. Ce ne furent sans doute pas, pour Jean-Claude Barbier, les pages les plus faciles à écrire, tant il est vrai qu'il lui a fallu, pour reprendre ses propres mots, démêler « diverses couches de l'histoire empirique embarquées dans la mémoire controversée des acteurs présents, qui continuent les querelles de leurs ancêtres ». Deux facteurs sont encore venus compliquer le tableau : d'une part le fait que l'action résistante clunisienne dépendait du SOE, service britannique et non branche de la France libre, conduisant longtemps, *nolens volens*, à une minimisation de son importance ; et d'autre part, plus connue mais plus anecdotique, l'entrée dans le tableau – surtout à partir des années 1980, pour des raisons évidentes – de François Mitterrand dont l'épouse Danielle fut, plus ou moins, associée à cette action résistante.

Sur le troisième point, la question de la déportation et des classifications auxquelles elle a donné lieu – que ce soit à l'époque, dans les conditions terrifiantes de la vie (et de la mort) dans les camps, ou depuis, dans les formes de narration, historiques, mémorielles ou polémiques – je préfère l'allusion à la paraphrase, et renvoie le lecteur aux belles pages, entre histoire et méditation, que consacre Jean-Claude Barbier à cet aïeul qu'il n'a pas connu, mort assassiné par le gaz à Hartheim dans la première quinzaine de mai 1944.

Âgé (1,2% seulement de la population des camps avait plus de 60 ans, tandis que le pourcentage était alors de 20% pour l'ensemble de la population française) et désireux de vivre – comment ne pas être saisi d'émotion devant cette annotation, dans une lettre à son épouse aimée, où il se présente comme ayant « encore mal consenti au sacrifice » ? – Alfred Golliard aurait pu se choisir un tout autre destin et, comme tant d'autres, survivre. Les mécanismes de l'engagement, et tout particulièrement ceux de l'engagement dont son auteur sait qu'il peut conduire à la mort, restent mystérieux, même si on peut supposer que le préfet Golliard ne pouvait sans doute imaginer de dissocier son devoir de servir l'État de celui de servir en même temps la Patrie, la République, la liberté.

On se souvient des mots par lesquels Jean Cassou, en souvenir de ses camarades morts, définissait en 1953, dans *La Mémoire courte*, la Résistance comme « un fait moral, absolu, suspendu, pur ». Si, comme l'écrit Jean-Claude Barbier, « l'entrée en résistance fut perçue comme un accomplissement », alors il faut imaginer Golliard heureux.